

APPENDICE A

CAVELIER DE LA SALLE

DÉCOUVREUR DE L'OHIO, MAIS NON DU MISSISSIPPI

Dans son édition annotée du « Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale » par Nicolas Perrot, (Paris, 1864,) le R. P. J. Tailhan, S. J., consacre quelques pages à la réfutation d'une assertion de M. Pierre Margry relative à Robert Cavalier de La Salle et à la découverte du Mississipi. Nous croyons devoir reproduire ces pages si claires et si judicieuses.

Robert Cavalier de La Salle, né à Rouen, en 1663, mort assassiné au Texas, le 16 mars 1687, a joué dans la Nouvelle-France un rôle très important. D'abord jésuite, puis voyageur, il n'était encore que peu connu, lorsque, en 1670, il fut rencontré par Perrot sur les bords de l'Outaouais. Il avait cependant, dès l'année précédente, descendu le premier la rivière Ohio, jusqu'à la chute qui en interrompt la navigation. (Margry, *Les Normands dans l'Ohio et le Mississipi*, Journal Général de l'Instruction Publique, supplém. du 20 août 1862.) Treize ans plus tard (1682), il termina la découverte du Mississipi, commencée par Jolliet et le P. Marquette en 1673. Le savant auteur de la dissertation que je viens de citer sou tient, il est vrai, qu'avant ces deux voyageurs, et de 1669

à 1672, La Salle aurait retrouvé ce fleuve complètement oublié et perdu depuis la première découverte que Ferdinand de Soto en fit au XVI^e siècle ; mais cette assertion ne me paraît pas admissible. Pour résoudre, en effet, une question de priorité avec quelque certitude, il ne suffit pas de produire les titres d'un des prétendants ; il faut aussi les mettre en regard de ceux de son rival, et en comparer minutieusement les dates. Car celui-là seul doit être regardé comme le véritable auteur d'une découverte, auquel l'attribuent les plus anciens documents. Or, de la comparaison de toutes les pièces, publiées jusqu'ici, de part et d'autre, sur la découverte du Mississippi, comparaison qui fait l'objet de cette note, il ressort très clairement, ce me semble, que les plus anciennes sont en faveur de Jolliet. Le lecteur en jugera.

I

1^o En 1672, Talon, intendant, et Frontenac, gouverneur de la Nouvelle-France, regardaient la découverte du Mississippi comme une entreprise à exécuter. Frontenac, de l'avis de Talon, en chargeait Louis Jolliet, « homme, dit-il, fort entendu dans ces sortes de découvertes et qui a été déjà jusqu'auprès de cette rivière, » qu'on croyait alors se décharger dans la mer de la Californie (Lettre de Frontenac à Colbert, 2 novembre 1672 ; — Archives de la marine) ; ce qui prouve qu'à cette époque on ignorait encore sa véritable direction.

Jolliet, arrivé à Michillimakinak, le 8 décembre 1672, en repartait, le 17 mai 1673, avec le P. Marquette et cinq

autres Français ses compagnons de voyage. Jolliet et Marquette avaient eu soin de prendre, auprès des sauvages de ce poste, tous les renseignements nécessaires ou utiles au succès de leur expédition. « Nous traçâmes, dit le P. Marquette, sur leurs rapports, *une carte de tout ce nouveau païs ; nous y fismes marquer les rivières sur lesquelles nous devons naviguer*, les noms des lieux et des peuples par lesquels nous devons passer, le cours de la grande rivière, et le rund (sic) de vent que nous devons tenir quand nous y serions ». Cette carte, revue et complétée plus tard, par le P. Marquette, a été publiée pour la première fois, sur le Ms. autographe, par M. Gilmory Shea. (*Discovery and Explorat. of the Mississipi Valley.*) On y voit, outre la partie du Wisconsin, du Mississipi et de l'Illinois que descendirent et remontèrent nos voyageurs, figurer encore le cours inférieur du Mouingouena (aujourd'hui Rivière des Moines), du Pekittanoui (Missouri), de l'Ouabouskigou (l'Ohio au-dessous de son confluent avec la Wabash) et de l'Akunsea (Rivière des Arkansas). Jolliet et ses compagnons pénétraient dans le Mississipi le 17 juin, visitaient, le 25 du même mois, le premier village illinois ; puis descendaient le fleuve jusqu'au bourg des Arkansas (33° 40 de lat. nord). Ils le quittaient, le 17 juillet, pour revenir dans la colonie et, par le Mississipi, la rivière des Illinois et le lac Michigan, rentraient, vers la fin de septembre, à la Mission de Saint-François-Xavier du lac des Puans. (Voyage du P. Marquette, 27, 34, 38, 90 et 92.) Le P. Marquette et Jolliet hivernèrent dans ces quartiers. Au printemps de l'année

1674, Jolliet revint à Québec. Quant au P. Marquette, un flux de sang, causé par les fatigues du voyage, le retint à Saint-François-Xavier, jusqu'à l'automne de cette même année. Pendant ce repos forcé, il écrivit la relation de l'expédition à laquelle il avait pris part ; puis, lorsque l'état de sa santé le lui permit, il quitta la Baie (25 octobre 1674), pour aller fonder une mission chez les Kaskaskias de la rivière des Illinois. (Lettre et Relation du P. Marquette, à la suite de ses voyages, p. 147 et 148.)

2° Dès les premiers moments de son retour, Jolliet mit au courant de ses découvertes le gouverneur de la colonie, et le P. Dablon, supérieur général des jésuites au Canada. Celui-ci, à son tour, se hâta d'en informer le provincial de France, par une lettre du 1^{er} août 1674, placée en tête de la relation de l'année précédente. (Relat. de 1673, Ms. romain, p. 1—5). On y lit que, deux ans auparavant, le comte de Frontenac et monsieur Talon, jugeant « qu'il estoit important de s'appliquer à la découverte de la mer du midy... et surtout de sçavoir dans quelle mer s'alloit décharger la grande rivière dont les sauvages font tant de récit », firent, pour remplir ce dessein, choix du Sr Jolliet, qui, « de fait, s'en est acquitté avec toute la générosité, toute l'adresse et toute la conduite qu'on pouvait souhaiter ». Il ajoute que, parti de la Baie avec le P. Marquette, vers le commencement de juin 1673, pour *entrer dans des pays où jamais aucun Européen n'avoit mis le pied*, se trouvant à 42° et demy de hauteur, Jolliet, pénétra enfin « dans cette fameuse rivière que les sauvages appellent Mississippi ». Le P. Dablon donne ensuite, d'après

ce voyageur, une description rapide, mais très exacte du pays parcouru, de ses productions, des mœurs de ses habitants et du parti qu'on pourrait tirer de cette découverte, pour la prospérité et l'agrandissement de la colonie. (Cf. Relations inédites de la Nouvelle-France, I, 195 et suiv.)

3° Le comte de Frontenac n'est pas moins explicite. Dans une lettre du 14 novembre 1674, (Archives de la Marine,) il annonce, en ces termes, à Colbert l'heureux succès de l'expédition au Mississipi : « Le sieur Jolliet » que M. Talon m'a conseillé d'envoyer à la découverte de » la mer du sud... en est de retour depuis trois mois, et a » *découvert* des païs admirables, et une navigation si aisée » par les belles rivières qu'il a trouvées, que, du lac Ontario et du fort de Frontenac, on pourrait aller en barque jusques dans le golphe du Mexique : n'y ayant qu'une seule décharge à faire dans l'endroit où le lac Ontario tombe dans celui d'Erié... où l'on pourroit avoir une habitation et faire une barque sur le lac Erié. Ce sont des projets à quoi l'on pourra travailler lorsque la paix sera bien établie et quand il plaira au Roi de pousser ces découvertes. Il a été jusqu'à dix journées près du golphe du Mexique et croit que par les rivières qui, du côté de l'ouest, tombent dans la *grande rivière qu'il a trouvée*, qui va du nord au sud, et qui est aussi large que celle du Saint-Laurent vis-à-vis de Québec, on trouveroit des communications d'eaux qui mèneroient à la mer Vermeille... Je vous envoie par mon secrétaire la carte qu'il en a faite et les remarques dont il s'est pu souvenir,

» ayant perdu tous ses mémoires et ses journaux dans le
 » naufrage qu'il fit à la vue de Montréal, où il pensa se
 » noyer ».

4° La carte dont il est parlé dans cette dépêche, et qui se trouve aujourd'hui aux archives de la marine, porte le titre suivant : « Carte de la *découverte du sieur Jolliet*, où
 » l'on voit la communication du fleuve Saint-Laurent avec
 » les lacs Frontenac, Erié, le lac des Hurons et Illinois...
 » au bout duquel on va rejoindre la rivière Divine, (rivière
 » des Illinois) par un portage de mille pas. Cette rivière
 » tombe dans la rivière Colbert (Mississipi) qui se déchar-
 » ge dans le golphe du Mexique ».

Jolliet revendique encore plus hautement la découverte du Mississipi dans l'épître dédicatoire au comte de Frontenac dont cette carte est accompagnée. « Cette
 » grande rivière, y est-il dit, *qui porte le nom de la rivière*
 » *Colbert pour avoir été découverte ces années dernières*
 » 1673, 1674, *par les ordres que vous me donnastes* entrant
 » dans votre gouvernement de la Nouvelle-France, passe
 » au delà des lacs Hurons et Illinois, entre la Floride et le
 » Mexique ; et, pour se décharger dans la mer, coupe le
 » plus beau pays qui se puisse voir sur la terre ».

5° Les mêmes affirmations se répètent au début de la relation de 1674, (Ms. romain, p. 2, et Relat. inéd. II, p. 5 et 6), dans le récit du P. Marquette, (Voyage du P. Marquette, *passim* ; — Lettre et Journal du même, *ibid.* p. 148,) dans la relation de 1675, (Relat. inéd. II, p. 20, 22, et Ms. rom. p. 2,) et enfin dans l'acte de concession de l'île d'Anticosti, (Québec, mars 1680,) par lequel l'inten-

dant de la Nouvelle-France, M. Duchesneau, *conjointement avec M. le comte de Frontenac*, accorde cette seigneurie au sieur Jolliet « en considération de la *découverte* » du pays des Illinois dont il nous a donné le plan, sur lequel la carte que nous avons envoyée depuis deux ans à Monseigneur Colbert, ministre et secrétaire d'Etat, a été tirée ». (Pièces et documents relatifs à la tenure seigneuriale, p. 359, Québec, 1852, in-8vo.)

6° Un autre témoignage, d'origine très peu suspecte, confirme indirectement tout ce qui précède : il nous est fourni par La Salle lui-même. Ce voyageur, dans un mémoire adressé au comte de Frontenac, en 1677, énumère ses entreprises et ses découvertes, depuis son arrivée à la Nouvelle-France, et demande à les compléter. « Le Sieur de La Salle, dit-il, ... passa en Canada en 1666, et commença la même année le village de la Chine, situé dans l'île de Montréal au-delà de toutes les habitations françoises. L'année 1667 et les suivantes, il fit divers voyages... dans lesquels il découvrit le premier beaucoup de pays au sud des grands lacs et *entre autres* la grande rivière de l'Ohio ; il la suivit jusqu'à un endroit où elle tombe de fort haut dans de vastes marais à la hauteur de 37 degrés, après avoir été grossie par une autre rivière fort large qui vient du nord, et toutes ces eaux se déchargent selon toutes les apparences dans le golfe du Mexique ». (Margry, 2^e art. p. 623.) Ce passage est surtout remarquable en ce qu'il n'y est fait mention ni du Mississippi, ni de sa découverte. Le nom même de ce fleuve n'y figure pas une seule fois. Ce silence, dans l'hy-

pothèse que nous combattons, est d'autant plus inexplicable que, au su de La Salle, Jolliet, depuis trois ans, s'attribuait l'honneur de cette découverte, tant auprès du comte de Frontenac et des autres autorités de la colonie qu'auprès des ministres du roi. Se taire en face de telles prétentions hautement avouées, n'était-ce pas en reconnaître la parfaite équité ? Comprend-on d'ailleurs qu'un homme d'esprit comme La Salle, eût choisi, pour la signaler entre toutes, la découverte de *la grande rivière d'Ohio*, s'il avait pu revendiquer la gloire d'être arrivé le premier sur les bords du Mississippi, dont l'Ohio n'est qu'un simple affluent ? Remarquons en dernier lieu, que, de Pittsburg, en Pennsylvanie, au Mississippi, sur un parcours total d'à peu près mille milles, l'Ohio ne compte qu'un seul saut ou rapide, assez peu élevé (22 pieds anglais), celui de Louisville, dans le Kentucky, à 38 degrés et quelques minutes de latitude nord, et que, par conséquent, c'est bien là, et non ailleurs, que La Salle s'est arrêté. D'où il suit 1° que ce voyageur s'est trompé sur l'importance de cette chute et sur sa latitude ; 2° que de ce point, qu'il n'a pas dépassé, il n'a pu découvrir le Mississippi, dont 390 milles le séparaient encore ; 3° qu'on se méprendrait étrangement si l'on identifiait ce fleuve avec *l'autre rivière fort large qui vient du nord*, puisque d'après La Salle, celle-ci se jette dans l'Ohio au-dessus du rapide mentionné plus haut, à une très grande distance du Mississippi.

II

Venons maintenant aux arguments qu'on fait valoir en faveur de La Salle.

1° Dans les deux cartes de Jolliet, envoyées en France à diverses reprises (1674 et 1678 ?) il est fait mention du voyage de La Salle sur l'Ohio. Au-dessous du tracé partiel ou total du cours de cette rivière, on lit, dans la première, la légende suivante : « Route du sieur de La Salle pour aller dans le Mexique » ; et dans la seconde, « Rivière par où descendit le sieur de La Salle au sortir du lac Erié pour aller dans le Mexique ». (Les Normands dans l'Ohio, etc., 2^e art. p. 625.) De ce tracé et des paroles qui l'accompagnent, que peut-on conclure ? Que Jolliet, n'ayant reconnu par lui-même l'Ohio dans aucune de ses parties, n'en aura dessiné le cours, jusques et y compris son débouché dans le Mississipi, que sur les indications de La Salle ; et que dès lors, celui-ci serait arrivé, par cette voie, avant 1673, au fleuve dont Jolliet se flattait d'avoir fait la découverte ? Mais, 1° en ce qui concerne le cours inférieur de l'Ohio, Jolliet n'avait pour en faire le tracé, aucun besoin de La Salle. Les renseignements, puisés chez les sauvages de Michillimakinak, lui suffisaient, comme ils suffirent au P. Marquette (V. plus haut) ; 2° La Salle n'a pas poussé ses découvertes au-delà du saut de l'Ohio (supr.), il n'a donc pu apprendre aux autres ce qu'il ignorait lui-même ; 3° si cet essai d'un voyage au Mexique par l'Ohio eût conduit La Salle au Mississipi, Jolliet n'aurait jamais osé, sur la même carte, s'attribuer la première découverte de ce fleuve.

2° En 1678, Jolliet sollicitait la concession du lac Erié, en concurrence avec Cavelier de La Salle ; et c'était, apparemment, pour appuyer cette demande, que l'intendant de la Nouvelle-France, M. Duchesneau, envoyait au ministre de la marine un second exemplaire de la carte de Jolliet. (supr.) De son côté, le comte de Frontenac n'avait garde d'oublier La Salle devenu son ami. Il écrivait donc au même ministre, et en cette même année, que ce Jolliet, « tant vanté par avance », n'avait « voyagé qu'après le sieur de La Salle », et que sa relation était « fausse en beaucoup de choses ». (Margry, 3^e art, 30 août 1862.) Que Jolliet n'ait voyagé qu'après La Salle, c'est ce dont on ne peut douter, puisque le premier était encore au collège ou au séminaire lorsque le second fondait son établissement de la Chine, et commençait ses courses parmi les sauvages (1666 et 1667). Mais que La Salle ait découvert le Mississipi avant Jolliet, voilà ce dont je ne trouve pas de traces dans la phrase du comte de Frontenac. On pourrait même y voir une preuve du contraire ; car, enfin, si ce gouverneur du Canada croyait, en 1678, La Salle auteur de cette découverte, la justice, l'honneur et les intérêts de son client lui faisaient une loi de manifester aussi clairement que possible sa nouvelle conviction. C'était là, en effet, pour lui, le seul moyen de dissiper l'erreur, qu'il avait accréditée plus que personne, par sa lettre du 14 novembre 1674, précédemment citée, et, en même temps, de couper court à toutes les prétentions de Jolliet. Quant aux inexactitudes reprochées à celui-ci, je n'ai pas à m'en occuper ; fussent-elles

parfaitement constatées, elles ne lui enlèveraient pas plus la gloire d'être arrivé le premier au Mississipi, que l'exagération et l'erreur signalées plus haut dans deux lignes de La Salle, n'empêchent ce dernier d'avoir découvert l'Ohio.

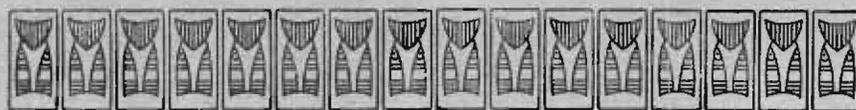
3° Ce n'est point par défaut de clarté et de précision que pêche le témoignage dont nous avons maintenant à nous occuper. L'auteur anonyme d'un mémoire, rédigé au plus tôt en 1680, nous apprend que La Salle, dans un des séjours qu'il fit en France (1675 ou 1678), entretint ses amis d'un voyage de découverte, entrepris vers 1671, qui, par les grands lacs et la rivière des Illinois, l'aurait conduit au Mississipi deux ans avant Jolliet. (Margry, 3^e art.) Mais, en supposant que La Salle ait réellement tenu ces propos, bien des raisons ne nous permettent pas d'y ajouter foi. 1° Dans une question de priorité, la simple affirmation d'une des parties intéressées ne saurait prévaloir contre les droits acquis à la partie adverse par une possession publique, incontestée et vieille de trois ans. 2° On ne s'explique pas que La Salle ait parlé si ouvertement à ses amis de France, d'une découverte dont, deux ans plus tard, ou deux ans auparavant, il ne laissait rien soupçonner à Frontenac, son plus chaleureux protecteur, qui, mieux que tout autre, pouvait l'aider de son crédit à la cour. 3° Ne réclamer une découverte qu'à quinze cents lieues du théâtre des événements, loin de tout contrôle sérieux, et dans le secret d'un cénacle d'amis, c'est renoncer de gaieté de cœur à se faire croire. Pour donner quelque autorité au langage qu'on lui prête,

La Salle aurait dû le tenir dans la contrée même où les faits s'étaient accomplis, et confondre son rival, en produisant, comme témoins, à l'appui de son dire, les compagnons de son voyage. Puisqu'il ne l'a pas fait, son affirmation doit être regardée comme non avenue.

4° Lorsque, en 1682, ce voyageur prit, au nom du roi, possession de la Louisiane, les naturels du pays lui déclarèrent, à deux reprises et sur deux points différents, que ses compagnons et lui étaient *les premiers Européens* qui eussent *descendu ou remonté* le Mississippi. (Margry, 3^e art.) Cette déclaration mérite encore moins de créance que la précédente : 1° Parce qu'elle renferme une fausseté évidente : Ferdinand de Soto, Jolliet et Marquette, Européens tous trois, ayant très certainement descendu et remonté le Mississippi avant 1682, année où ces tribus tenaient ce langage à La Salle ; 2° Parce que, parlant en général, il est difficile de prendre au sérieux les affirmations de sauvages, auxquels, dans leurs rapports avec les étrangers, « le mensonge est aussi naturel que la parole », et qui se gardent bien de témoigner jamais rien de contraire aux sentiments d'autrui, même quand ils savent que ce qu'on leur dit n'est pas véritable. (Cf. Relat. de 1669, VI, 18, col. 2.) Il est d'ailleurs permis de s'étonner que ce témoignage ait trouvé place dans une dissertation dont la première partie est consacrée à prouver qu'un Français descendit le Mississippi, jusqu'à trois journées de la mer, trente-cinq ans au moins avant Jolliet et La Salle.

Le lecteur a maintenant sous les yeux toutes les pièces du procès ; il peut donc voir, par lui-même, à qui, de Jol-

liet ou de La Salle, les plus anciens documents attribuent la découverte du Mississippi, et, par conséquent, auquel de ces deux voyageurs l'honneur doit en revenir. Cf. LaPotherie, II, 130, 131 ; — Lafitau, II, 314, 315 ; — Charlevoix, I, 454 ; — Bancroft, II, chap. XX, 802 ; — Gilmary Shea, *passim* ; — Garneau, I, 232 et suiv. ; — Ferland, *Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec*, 38. Quelques-uns de ces historiens ont fait du P. Marquette le chef de l'expédition au Mississippi : c'est une erreur, et Jolliet seul a droit à ce titre, ainsi que le prouvent les témoignages contemporains de Frontenac, du P. Dablon et du P. Marquette lui-même. (Voyages et découvertes, sect. 3^e p, 22.)



APPENDICE B

THE DISCOVERY OF THE MISSISSIPI

(Extrait de l'ouvrage de l'honorable juge Désiré Girouard, intitulé : *Lake St-Louis and Cavelier de La Salle.*)

Who was the discoverer of the river known to the French under the name of Colbert and to the Indians as the Mississippi? MM. Margry and Gravier assert that it was de La Salle in 1670, after he had parted with Dollier and de Gallinée near Niagara. MM. Verreau, Ferland, Faillon and Sulte, as well also as Winsor, Shea and Parkman maintain the contrary, and that the discovery was made in 1673 by Louis Jolliet accompanied by Father Marquette, a Jesuit Missionary. According to Margry, Mr. de Gallinée erred in stating that de La Salle, under a pretence of illness, true or faint, wished to return to Montreal; that, far from it, de La Salle desired to push on to the Ohio River, whilst the Sulpicians were determined to winter north, on the shores of Lake Erie. One thing is certain that the expedition disbanded on the 1st October 1669, several of the La Salle's men returning to Montreal late in the autumn of

the same year. The Sulpicians wintered with their party on the shores of Lake Erie. In the spring, they passed through the Jesuit Mission at Sault St. Marie, whence they followed the route of the Ottawa River on their way to Villemarie, arriving there on the 18th June 1670. Their return, adds Mr. de Gallinée, was hailed with joy, and in the light of persons resurrected from the dead, de La Salle's people, previously arrived, having spread the report that they had gone forth to certain death. (1 Margry, 165.)

De La Salle movements, after the above separation, have not been clearly ascertained. According to some historians, he went south, discovering the Ohio and Mississippi Rivers, whilst others declare he traced his steps northwards to the country of the Outaouais, friendly to the French, where he spent a considerable lapse of time. The unearthing of authentic documents, as yet unknown, can alone throw light upon this obscure point of the history of North America. The official report of the *Découvertes et Voyages* of Sieur de La Salle mentions « his dwelling at La Chine and his voyage with Dollier and de Gallinée, and that a violent fever forced him to leave them at the outset ». (1 Margry, 436.) But nothing is known as to his movements subsequent to their parting. It is a matter of certainty that on the 6th August, 1671, and the 18th December, 1672, de La Salle was back at Villemarie, where he signed obligations in favor of Migeon de Braussac, fiscal procurator. (Grefte de Basset.)

In all authentic papers concerning de La Salle up to

that date, reference is made to the fact of his having explored the Ohio River, and Jolliet even shows it on his maps (Parkman's La Salle, 25), but no trace exists in any of the memoirs of the time that de La Salle ever discovered the Mississippi. On the contrary, the official documents show that Louis Jolliet was sent by Governor de Frontenac, in 1673 (1), to discover the Southern Sea by way of the big river called Mississippi by the Indians. (1 Margry, 255-263.) Had de La Salle discovered the great river in 1669 or 1670, can it reasonably be held that Count de Frontenac, who was most favorable to de La Salle's interests, would have failed to allude to a discovery of such magnitude? The documents published by Margry himself go to show that Jolliet, Father Marquette and their five French companions discovered the Mississippi in 1673, and that although they did not follow it to its mouth for fear of the Spaniards, they returned from the country since known as Arkansas, fully convinced that it emptied into the Gulf of Mexico instead of the Pacific Ocean. Hence, when, in 1678, de La Salle obtained permission to make the discovery of Western New France, it was not with the view of working out the passage to China and Japan, but in order to reach the Gulf of Mexico, the existence of which Jolliet and Father Marquette had only suspected from reports through the Indians. (1 Margry, 337.) Jolliet and Father Marquette thus discovered the upper Mississippi and de La Salle Louisiana

(1) Jolliet reçut ses instructions en 1672, mais il n'atteignit le Mississippi qu'en 1673.

and the lower course of the great river. (Id. 192-203.)

This point of historical controversy is settled beyond all doubt by an official memoire, as yet unpublished, which is annexed to a letter of the 6th November, 1687, from Governor de Denonville to the French Minister : « *L'année d'après, en 1672, (it should be 1673,) la rivière de Missisipi et en même temps les Illinois Chaouanons et autres peuples incognus aux Européens, furent découverts par le sieur Jolliet avecq le P. Marquette, jésuite, qui furent jusqu'au trente-deuxième degré et y plantèrent les armes du Roy, prenant en son nom possession de ces peuples nouvellement découverts. Et quelques années après, le Sieur de La Salle poussa plus loing la même découverte jusqu'à la mer, prenant partout possession par les armes du Roy qu'il y a mis* ». (Canadian Archives, Manuscrit, Cor. Gén., vol. 9. — 1687 ; p. 326.)

The following note is taken from a map of Canada, issued in 1720 and deposited in the Department of the Canadian Archives at Ottawa :

« *Pour ce qui est de la Louisiane, qui est la partie la plus occidentale du Canada, elle fut découverte par Robert Cavalier de La Salle, natif de Rouen et Gouverneur du Fort de Frontenac, qui reconnut la plus grande partie de ce pays dans les années 1676, 1680, 1681, 1682 et 1683. Ce fut en cette dernière année qu'il se mit sur la rivière de Missisipi et qu'il en reconnut les environs* ».

Nolin's map, published in 1756, refers to Louisiana as follows : « *Mr. Cavalier de La Salle obtint, en 1678, des lettres patentes pour en faire la découverte, ce qu'il exécuta,*

et en prit possession vers son embouchure au nom du Roy en 1683 ». (It should be 1682.)

De La Salle himself never claimed more than the discovery of Louisiana and the lower Mississippi. In a family memoire to the King in 1677, already quoted and presumably prepared by himself, it is stated that, in the year 1667 and following, he discovered many countries, *entre autres la grande rivière Ohio* ; but no reference is made to the Mississippi River. (2 Margry, 330 ; Parkman's La Salle, 24-25.)

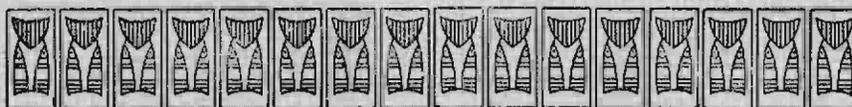
De La Salle made the discovery of the mouth of the Mississippi as far as the sea on the 7th of April 1682. (2 Margry, 186-193, 205, 211, 283, 284, 304, 310.) Immediately upon his return, he writes, in October 1682, from Fort Michillimackinac, where he was detained by illness : « Although my discovery has been accomplished, and I have descended the river Mississippi as far as the Gulf of Mexico, I cannot possibly send you this year my report or the map ». (2 Margry, 228.)

On the fifth October of the same year, he reports in general terms to the Governor of Quebec, that « he has been engaged in executing the King's commands relating to the discovery of Louisiana, and that he has succeeded as far as could possibly have been expected. But a dangerous illness, which afflicted him during more than four months on his way back, prevented him from reaching Fort Frontenac. And yet even had he possessed perfect health, he could not have reach the fort, for many things remained to complete his work of discovery, and his pres-

ence was necessary during the coming year, the last granted by His Majesty in his Commission. (2 Margry, 311 ; see also page 302.)

A friend of de La Salle, writing in 1682 an official report of his travels from 1679 to 1681, says : « It is asserted that he was not the first to discover the Colbert-River », (meaning the Mississippi.) « He was the first to think of this discovery... True, Sieur Jolliet, to get ahead of him, undertook a voyage in 1673 to the Colbert River, but his sole object was that of trade, and he never attempted to make any establishment ». (2 Margry, 285.) It is therefore evident that Jolliet, whatever may have been his purpose, and Père Marquette were the real discoverers of the Mississippi.

Although de La Salle cannot claim the whole glory of this great discovery, still his fame is not diminished. His vast explorations and numerous settlements throughout the continent will ever suffice to immortalise his name, and endear it to the hearts of all inhabitants of North America.



APPENDICE C

REMARQUES SUR LE VOYAGE DE LOUIS JOLLIET AU PAYS DES ILLINOIS EN 1673

Voici les « remarques », rédigées tantôt à la première, tantôt à la troisième personne, mentionnées aux pages 87 et 91 de ce volume. Nous les reproduisons des « Mémoires et Documents » publiés par M. Margry.

Il n'est nullement question du P. Marquette dans ces lignes : on a pu voir aux chapitres VI et VIII, les raisons qui expliquent cette omission.

Le nommé Jolliet, qui estoit parti de Québec, par ordre de M. de Frontenac, pour la descouverte de la mer du Sud, auroit rapporté une exacte relation de son voyage si, à son retour, après avoir passé quarante-deux rapides dans son canot, il n'avoit versé au pied du Sault Saint-Louis, à la veue de Montréal, où il perdit sa cassette et deux hommes.

Il dit donc seulement de mémoire quelque chose de la carte qu'il avoit faite avec exactitude, selon les rumbes des vents.

De cette manière, en partant de la baye des Puans, par les 43 degrés 40 minutes, j'avois marché soixante lieues vers l'ouest sur une rivière pour trouver un portage de demi-lieue, au bout duquel je m'estois embarqué avec six hommes sur la rivière de Miskonsing, qui, venant du

nord-ouest et nous ayant mené quarante lieues du costé surouest, nous fit heureusement entrer dans la rivière Colbert, ou Mississipi selon les Sauvages, par les 42 degrez et demi, le 25 juin 1673 (1).

Cette rivière a demi-lieue de large et n'est pas rapide au haut ; mais au-dessous des 38 degrés, une rivière qui vient de l'ouest-norouest la rend très rude, de sorte qu'en remontant on ne peut faire que cinq lieues par jour. Les Sauvages assurent qu'il y a peu de courant ; il y a des bois des deux costez jusques à la mer ; les cotonniers y sont si grands qu'on en fait des canots de huit pieds de long (2) et trois de large, qui portent trente homme. Il en vit cent quatre-vingts dans un village de trois cents cabanes.

Il y a des houx et des arbres dont l'escorce est blanche, des raisins, des pommes, des prunes, des marrons, des grenades, des assons, qui sont des petits fruits qui ne sont point en Europe, et des meures en quantité, des coqs d'Inde partout, des perroquets par bandes et des cailles, des bœufs qui ne fuyent pas. Il en a compté quatre cents dans une prairie. Il y a par endroits des cerfs et des chevreuils. Les Sauvages y sont honnestes, affables et obligeans. Les premiers lui donnèrent un baston ou calumet orné de plumes, qui est un passeport assuré ; mesme dans le combat, on est assuré de la vie.

(1) Lisez le 17 juin. Le 25 juin est la date de la première rencontre de Jolliet et de Marquette avec les Illinois. V. page 96.

(2) Jolliet a écrit 50 pieds de long dans une note de sa première carte de 1674, et dans sa lettre du 10 octobre de la même année. V. page 143.

Dans tous les villages les femmes, qui sont fort retenues, et à qui on coupe le nez quand elles font mal, ont le soin de la culture de la terre avec les vieillards. On fait du bled trois fois l'année. Il y en a qui est meur que l'autre sort de terre. On ne connoist l'hyver que par les pluyes ; ils ont des melons d'eau, de grosses citrouilles et des courges de toutes façons ; quand ils ont semé, ils partent tous ensemble pour aller à la chasse aux environs, et tuent des bœufs dont ils mangent la chair et se couvrent de la peau, qu'ils passent avec de la terre qui leur sert de teinture.

Ils ont des haches, des couteaux, etc., qu'ils tirent des Européens, tant de nostre costé que d'Espagne, et qu'ils troquent contre des castors et des chevreuils ; ceux qui sont proches de la mer ont quelques fusils.

Cette rivière ne serpente guère et va toujours au sud. Estant descendu au 33^e degré, près de tomber entre les mains des Espagnols, qu'ils avoient costoyez six jours, et voyant que la rivière n'alloit pas à la mer Vermeille, qui est ce que l'on cherche, et estant assuré qu'il n'y en a point d'autres, il se résolut de retourner des portes de l'Espagne, après avoir interrogé les Sauvages, qui n'en sont qu'à trente lieues du costé de l'ouest, et ceux de l'embouchure qui n'en sont qu'à cinquante. Il dit de plus que dans le journal qu'il avoit fait estoit la description des mines de fer en abondance. Quantité de pierres sanguines avec le cuivre, qui est marque de la mère-mine, estoit la première ; ensuite alloit celle des meslanges (1)

(1) Cette citation est-elle bien exacte ? Dans sa lettre à Frontenac

de marbre blanc et noir, du charbon de terre et du salpêtre, avec toutes les circonstances. Il avoit fait enfin mention des lieux qui estoient propres à faire de nouvelles colonies et de la beauté et bonté des terres.

Ces terres sont très fertiles et sont très bonnes pour le vin, pour le bled, et pour tous les fruits.

La rivière Saint-Louis (1) qui vient de proche de Missi-chiaganen (2) luy a paru la plus belle et la plus facile pour estre habitée. Le hâvre, par où il est sorty dans le lac est fort commode pour recevoir les vaisseaux et les mettre à l'abry du vent. La rivière est large et profonde, remplie de barbues, d'esturgeons, et les environs remplis de gibier : les cerfs, les bœufs et les coqs d'Inde y paroissent en plus grand nombre qu'ailleurs. En l'espace de 80 lieues il n'a pas esté un quart d'heure sans en voir.

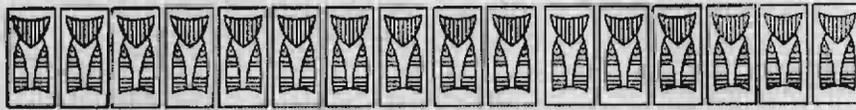
Il y a des prairies de 3, de 6, de 10 et de 20 lieues de long et de 2 et de 3 de large, entourées de forests de mesme estendue, au-delà desquelles les prairies recommencent, en sorte qu'il y en a autant d'un costé que d'autre par endroits ; les herbes sont petites, mais en d'autres de 3, 5 et 6 pieds de haut. Le chanvre naturel qui vient sans semer, monte jusques à 8 pieds. Un habitant n'y seroit

citée ci-dessus, page 139, Jolliet s'exprime ainsi : « Les mines de fer et les pierres sanguines, qui ne s'amassent jamais que parmi le cuivre rouge, n'y sont pas rares, non plus que l'ardoise, le salpêtre, le charbon de terre, marbre et *moulanges* ». On a conservé, dans le Canada français, l'expression « pierre à moulanges » pour désigner l'espèce de silex dont on fait des meules pour moudre le grain. La meule *gisante* et la meule *tournante* d'un moulin à farine s'y nomment *les moulanges*.

(1) La rivière des Illinois.

(2) Le lac Michigan.

pas comme icy dix ans à abattre du bois et à le brusler ; dès le mesme jour il mettroit la charrue dans la terre, et s'il n'avoit pas des bœufs de France, ceux du pays luy serviroient, ou bien ces animaux qu'ont les Sauvages de l'Ouest, sur lesquels ils montent comme nous sur nos chevaux. Il feroit de bonnes vignes, grefferoit des arbres fruitiers, se serviroit des peaux de bœufs et feroit des estoffes de leur laine, plus fines que les couvertures rouges et bleues des Iroquois. Ainsi, on trouveroit dans ce pays tout ce qui est nécessaire pour la vie et la commodité, excepté le sel qu'on tireroit d'ailleurs.

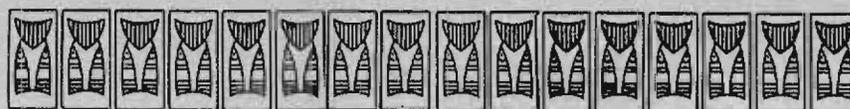


APPENDICE D

« BREVET DE MAISTRE D'HYDROGRAPHIE A QUÉBEC, POUR LE SIEUR JOLLIET »

« Aujourd'huy, trentiesme du mois d'avril 1697, le Roi estant à Versailles, voulant establir une personne expérimentée au fait de l'hydrographie à Québec, en Canada, pour l'enseigner aux officiers du détachement de la marine et aux habitans de la d. ville, et sachant que le Sr Jolliet a l'expérience nécessaire pour s'en bien acquitter, Sa Majesté l'a retenu et ordonné, retient et ordonne Me. d'hydrographie au d. Québec, pour la d. charge exercer, en jouir et user aux honneurs, autorités, prérogatives y appartenant et aux appointemens qui lui seront ordonnez par les Estats et ordonnances qui seront expédiés pour les dépenses du Pays de Canada. Mande Sa Majesté au Sr Comte de Frontenac, gouverneur, et son Lieutenant Général au d. pays, de faire reconnoistre le d. Jolliet en la d. qualité de Maistre d'Hydrographie de tous ceux et ainsy qu'il appartiendra, et au Sr de Champigny, Intendant de Justice, Police et Finances, de le faire payer des appointemens qui luy seront ordonnez en la d. qualité. Et pour tesmoignage, etc., etc. ».

(Signé) PHÉLYPEAUX



APPENDICE E

ACTE DE SÉPULTURE DE DAMOISELLE CLAIRE BISSOT FEMME DE LOUIS JOLLIET

« Le deuxième de Mars 1710 a esté inhumée dans l'église de cette paroisse Damoiselle Claire Bissot, âgée de 54 ans, femme de deffunt le Sieur Louis Jolliet, hydrographe du Roy, laquelle est décédée le premier de ce mois, après avoir reçu les Sacrements de Viatique et d'Extrême-Onction. Son enterrement a été fait par moy, prêtre curé de cette ville de Québec, soussigné, en présence de Mre Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, Gouverneur général pour le Roy en ce pays, et de Mre Jaque Raudot, Intendant de cette Nouvelle-France ».

(Signé) « POCQUET »

(Archives paroissiales de N.-D. de Québec.)
